

Marie-Josée Soucy

# ZAQ et MOI

Mauvais duo



RECTO  
VERSO

ZAQ<sup>e+</sup>MOI

Éditrice-conseil: Nathalie Ferraris  
Révision: Sylvie Gourde  
Correction: Sabine Cerboni et Brigitte Lépine  
Infographiste: Johanne Lemay

**DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:**  
**Pour le Canada et les États-Unis:**  
MESSAGERIES ADP\*  
2315, rue de la Province  
Longueuil, Québec J4G 1G4  
Téléphone: 450-640-1237  
Télécopieur: 450-674-6237  
Internet: [www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)  
\* filiale du Groupe Sogides inc.,  
filiale de Québecor Média inc.

03-14

© 2014, Recto-Verso, éditeur  
Charron Éditeur inc.,  
une société de Québecor Média

**Charron Éditeur inc.**  
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205  
Montréal, Québec, H2L 4S5  
Téléphone: 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2014  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN 978-2-924259-58-0

Gouvernement du Québec – Programme de crédit  
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC  
– [www.sodec.gouv.qc.ca](http://www.sodec.gouv.qc.ca)

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de  
développement des entreprises culturelles du  
Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-  
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre  
du Canada pour nos activités d'édition.

Marie-Josée Soucy

# ZAQ + MOI

Mauvais duo

RECTO  
VERSC

Une société de Québecor Média

*À Mathis et Zakary, ces deux petits anges cornus;  
À leur tendre maman...*



## Chaos

Je n'arrive pas à croire qu'un prof puisse avoir la brillante idée d'imposer un exposé oral deux semaines seulement après la rentrée. En anglais en plus! Comme si le début du secondaire n'était pas déjà assez stressant comme ça!

Le secondaire: j'en ai tellement rêvé! Dans tous les sens du terme. J'avais vraiment hâte d'y entrer. J'en ai rêvé chaque jour de ma sixième année (n'importe quoi pour quitter mon école primaire, où j'étais en train de devenir folle: je te raconterai!). J'en ai surtout rêvé chaque nuit de la semaine précédant la première journée de classe. Mais l'excitation a fait place à l'inquiétude et finalement à l'angoisse. Je rêvais que j'étais en retard à mes cours et que je ne trouvais plus les locaux. Je me promenais dans l'école et je me retrouvais sans cesse à mon point de départ, comme dans un labyrinthe.

Et que dire de mon uniforme? Je fréquente une école publique, mais l'uniforme y est imposé depuis le début de l'année scolaire. La directrice a provoqué un tollé général lorsqu'elle en a fait l'annonce au cours de l'été. Cette décision vise à créer un sentiment d'appartenance envers l'école et aussi à éviter d'avoir à réglementer les longueurs de jupes et les largeurs de bretelles. Dans les faits, moi j'étais plutôt contente et j'ai accueilli cette nouvelle avec soulagement. Au moins, je n'aurais pas à me tracasser avec ce que j'allais porter. Ça m'éviterait de gaffer comme ma cousine Sacha, qui a découvert, le jour de sa rentrée à la polyvalente, que son chandail de Justin Bieber n'avait plus la cote. En une fraction de seconde, elle est devenue la risée de toute son école. Pour ma part, j'ai bien dû passer une heure complète devant le miroir à me contempler sous tous les angles. Pantalon marine et polo blanc ou jupe à carreaux et blouse blanche?

Quoi qu'il en soit, ma tenue vestimentaire n'est pas mon principal souci maintenant que je me tiens debout devant toute ma classe d'anglais. Je dois faire une présentation orale de dix minutes sur un objet qui me représente. «*Something precious for you*», avait précisé Miss Tremblay, la professeure de langue seconde à qui le nom tout ce qu'il y a de plus québécois enlève une certaine crédibilité. Ça et son accent francophone très prononcé.

Un objet qui me représente? J'ai beaucoup hésité avant de choisir ma poupée ancienne. Tu comprendras ma réticence à me planter devant une trentaine de visages, pour la plupart inconnus, avec une poupée entre les mains. Au secondaire, une réputation, ça se crée (ou se détruit) rapidement. Comme celle de ma pauvre cousine Sacha!

J'ai pensé amené Cactus, mon hérisson, mais ça me semblait plutôt compliqué. Premièrement, je n'ai pas de cage pour le transporter. Deuxièmement, tout le monde aurait voulu le prendre et le toucher. Mauvaise idée.

Mon appareil photo? Voilà un objet qui me représente très bien. Mais qu'aurais-je pu dire? Que j'ai, depuis des années, l'habitude de prendre en photo des nuages qui ont une forme particulière? Aussi bien me coller une étiquette dans le front avec les mots *Bizarroïde* ou *Rejet* écrits en grosses lettres! Des plans pour que je me retrouve pointée du doigt jusqu'à la fin du secondaire. Une collection de photos de nuages... Même moi, je trouve ça un peu bizarre lorsque j'y pense.

Vraiment, c'était loin d'être évident de choisir un objet à présenter devant toute la classe. À défaut de trouver autre chose, je me suis finalement résignée à apporter Annabelle. Et bien décidée à la présenter comme une ANTIQUITÉ



D'UNE GRANDE RARETÉ, et non comme ma poupée préférée, bien sûr.

Devant la classe silencieuse, j'ai les mains moites, la bouche sèche et un peu mal au ventre. Je regrette maintenant d'avoir laissé ma mère m'inscrire au cours d'anglais avancé. J'imagine Béa (Béatrice, ma meilleure amie) assise au fond de sa classe en anglais régulier. Elle est probablement en train de répondre à de banales questions dans un cahier d'exercices. *John and Mary are going to school. Where are John and Mary going?* J'inspire profondément pour me donner un peu de courage.

— Euh... Ben... Bonjour! Euh... Je veux dire *Hello! Today, I'm going to talk about...*

La porte s'ouvre en trombe et la tête de Zacharie-Alexandre Quintal apparaît dans l'embrasure.

— *Can I help you, young man?* lui demande Miss Tremblay.

— Euh... Ben... Ça a l'air que je suis dans votre classe, répond-il en jetant un coup d'œil rapide sur un morceau de papier froissé, sans doute son horaire.

— *And your name is?*

— *Zaq! Z- A- Q, épelle-t-il fièrement. Zaq for my friends but Mister Zacharie-Alexandre Quintal for you, I guess.*

La plupart des élèves se permettent à ce moment-ci un petit rire timide. Miss Tremblay n'a qu'à jeter un coup d'œil au groupe par-dessus ses petites lunettes ovales pour y ramener l'ordre.

— Tu es nouveau à l'école, Zacharie-Alexandre? demande-t-elle au nouveau venu.

— Ça dépend nouveau comment. Je suis nouveau depuis deux semaines.

— Alors tu as deux semaines de retard à mon cours?

Les élèves ricanent encore une fois.

— Non, juste cinq minutes. La directrice a décidé de me changer de classe. J'étais trop bon pour le cours d'anglais régulier, précise Zaq, visiblement peu familier avec la modestie.

— *Well, take a seat then*, termine-t-elle simplement en lui indiquant la seule et unique chaise disponible, située directement devant son bureau.

Zacharie y prend place sans délicatesse, laissant son sac à dos tomber lourdement sur le sol. Miss Tremblay se retourne enfin vers moi (pas que je sois impatiente de reprendre) et m'invite à poursuivre.

— *You can go on, Vanille, everybody is listening to you now.*

Merci, mademoiselle Tremblay, de me rappeler que tous les yeux sont rivés sur moi...

— Vanille Painchaud! Eh bien, j'arrive juste au bon moment, on dirait! s'enthousiasme Zaq en remarquant soudainement ma présence.

— Monsieur Quintal! J'exige le silence pendant les présentations, intervient notre enseignante. J'exige aussi que vos commentaires, s'ils doivent absolument être émis, le soient en anglais.

— *OK, Miss...* il s'interrompt un instant pour jeter un coup d'œil rapide sur sa feuille d'horaire chiffonnée, *Miss Tremblay! I'm sorry. Go on, Vanilla...*

En silence, ses lèvres ajoutent un petit *ice cream* que je suis, bien sûr, la seule à percevoir...

Voir ainsi mon nom transformé en « crème glacée à la vanille » me fait monter le rouge aux joues. Il m'énerve, ce Zaq! Ça fait plus d'un an qu'il m'agace et me tombe sur les nerfs. Comme elle n'a rien remarqué, Miss Tremblay n'intervient pas et me fixe en attendant la suite. Je suis certaine que tout le monde peut voir mes mains trembler. Je prends une grande inspiration pour essayer de me ressaisir et me lance :

— *Today I will talk to you about... euh... my doll... my ANTIQUE doll...*

Je suis de nouveau interrompue par Zaq, qui, cette fois, s'est même levé de sa chaise.

— Mais qu'est-ce que tu fais avec ma poupée, Vanille?

Je m'arrête subito presto de parler. « Sa » poupée? Non mais, quoi encore?

Je n'ai même pas le temps d'ouvrir la bouche pour dire quoi que ce soit que Victor, qui était dans notre classe, à Zaq et à moi, l'an dernier, me devance:

— TA poupée, Zaq? Je me disais bien qu'elle te ressemblait un peu aussi!

Un éclat de rire général encourage l'élève à continuer:

— Je ne savais pas que tu t'intéressais aux poupées, Zaq! Tu t'amuses à leur brosser les cheveux, à les maquiller, à changer leurs robes et à les faire manger?

La classe est en délire, à ma profonde satisfaction, que je dissimule mal. Zaq, de son côté, ne semble même pas remarquer que tout le monde rit de lui. Il s'avance plutôt vers moi d'un pas décidé. Instinctivement, je recule jusqu'à ce que je me retrouve adossée au tableau.

— Redonne-moi ma poupée, Vanille!

Zaq prononce ces mots le plus sérieusement du monde après s'être arrêté à seulement quelques

pouces de mon nez. Je peux sentir son haleine de gomme à mâcher au melon d'eau. Il me regarde droit dans les yeux et il a l'air furieux pour vrai.

Je suis tellement surprise par la tournure des événements que je fige sur place un moment. Lorsque je dégèle enfin, tout ce qui sort de ma bouche c'est :

— Mais à quoi tu joues, Zaq ?

C'est à ce moment très précis, devant les trente paires d'yeux de la classe de Miss Tremblay, que tout s'enchaîne. Zaq agrippe Annabelle à deux mains et tente de me l'enlever en la tirant vers lui. Je résiste en tirant de mon côté. La scène est surréaliste et tout se passe très vite. La tête de la poupée se détache de son corps et entreprend un vol plané à travers la pièce, pour aller rebondir sur le visage d'Émilie, dont les lunettes se retrouvent sur le plancher.

La mésaventure se serait peut-être terminée ainsi si Clara était demeurée assise. Elle grimpe toutefois sur sa chaise dans une tentative presque héroïque d'intercepter l'objet volant non identifié. Elle ne réussit qu'à faire dévier la tête, qui emprunte maintenant une trajectoire différente. En équilibre sur un seul pied, Clara finit par perdre son ballant. En basculant de sa chaise, elle piétine malencontreusement les orthèses visuelles d'Émilie.

Pendant ce temps, la tête toujours en orbite poursuit sa trajectoire pour aller atterrir, ou plutôt

amerrir, directement dans le bocal de Bob. Je sais que le poisson de Samuel s'appelle Bob parce qu'il était le sujet de sa présentation orale, tout juste avant la mienne. Ce qui me passe par la tête à ce moment précis, c'est que si Sam a marché près d'un kilomètre pour se rendre à l'école avec son bocal rempli d'eau, c'est qu'il doit y tenir pas à peu près à son betta, non ? *Something precious for you...* Tu te souviens ? Ce doit sûrement être un genre de « poisson meilleur ami de l'homme ».

Mais Bob n'a pas de chance. Sous l'impact du météorite, Samuel laisse tomber le bocal. Pris de panique, le poisson gigote dans tous les sens sur le plancher de linoléum. Son décès est constaté quelques minutes plus tard dans le bureau de la directrice.

## 2

# Petites précisions sur Zacharie-Alexandre Quintal

Zaq est un imbécile. Voilà, c'est dit. Je n'ai rien à ajouter.

Mais bon, pour les besoins de la cause, je devrais peut-être préciser qu'il est arrivé en ville il y a un an environ. Il est entré dans ma classe en sixième année, exactement comme aujourd'hui, avec un peu de retard. Je ne me doutais pas à ce moment-là du tournant que venait d'emprunter ma vie.

La plupart des élèves se font discrets quand ils arrivent dans une nouvelle école. La plupart des élèves, mais pas Zaq. Dès la première journée, il a pris toute la place. Il a joué au clown, au dur à cuire et au mystérieux. Il a enfilé tous les costumes pour séduire un à un chacun des élèves. Ils sont

tous tombés dans le panneau. Tous, sauf moi, bien entendu.

Il faut dire que le fait qu'il m'ait choisie comme cible n'a pas aidé notre relation. C'est mon prénom qui a été l'élément déclencheur. J'ignore d'où venait Zaq avant d'arriver à Montréal, mais c'était visiblement la première fois qu'il rencontrait quelqu'un avec un prénom peu commun comme le mien et c'est à croire qu'il ne s'en est jamais remis. Tous les surnoms y sont passés : Cannelle, Basilic, Paprika, Sarriette, Gingembre, Persil, Fenouil... Il m'a même déjà appelée Feuille de Laurier et Sauce Tabasco ! Je crois qu'il a fait l'inventaire de l'armoire à épices de son père. Ça a duré des semaines pendant lesquelles le harcèlement était unidirectionnel : c'était LUI qui m'agaçait, MOI.

Jusqu'au jour où, sans le savoir et sans le vouloir, j'ai riposté. Ce matin-là, j'étais allée à l'école à vélo. Rien d'inhabituel jusqu'ici. Le problème, c'est qu'en cadenassant ma bicyclette au support, j'ai aussi enroulé celle de Zaq, par mégarde. Un petit détail anodin (ou presque) dont on aurait pu rire, sauf qu'en fin de journée, mon père est venu me chercher en voiture parce que j'avais un rendez-vous chez le dentiste. Zacharie a donc passé près d'une heure à attendre et à faire le tour de l'école pour essayer de retrouver la lunatique qui avait pris son vélo en otage. Il a fini par se résigner à marcher, mais



il est arrivé en retard à sa partie de soccer et s'est fait réprimander par son entraîneur.

C'est seulement en allant récupérer mon vélo le lendemain en fin de journée que j'ai su ce qui se passait. Zaq m'attendait. Tu aurais dû voir sa tête lorsqu'il a réalisé que c'était moi la coupable. Il n'a jamais cru à la thèse de l'accident. Il était convaincu que j'avais fait exprès, pour me venger. La guerre était déclarée. Le lendemain, mon vélo était à son tour coincé dans un cadenas inconnu. Pendant quelques jours, je n'ai pas osé intervenir et j'ai décidé d'accepter sa vengeance. Mais après une semaine, c'était devenu ridicule. Je n'avais plus le choix de dénoncer la situation : je devais récupérer mon vélo. Sauf que je n'ai jamais réussi à faire la preuve « hors de tout doute raisonnable » que le cadenas avait été installé par Zaq. C'était tellement évident pourtant ! Qui d'autre ? Au moins, le concierge a fini par couper le cadenas et par libérer mon principal moyen de transport.

J'ai d'abord pensé ne pas donner suite au geste de Zaq, mais je n'ai pas pu résister à la chance incroyable qui s'offrait à moi lorsqu'un matin, je suis tombée sur un sac d'école oublié dans la cour de récréation. La bonne Samaritaine en moi s'apprêtait à le rapporter au secrétariat quand j'ai réalisé qu'il s'agissait du sac de ce cher Zaq. Comment ignorer un tel signe du destin ?

Je ne suis pas particulièrement fière de ce qui suit : j'ai volé son lunch, que j'ai abandonné dans le petit boisé tout près de l'école. Pour dîner, Zaq a donc dû se contenter d'une barre tendre et d'une pomme offertes en dépannage par la surveillante du midi. Je pourrais te raconter plusieurs autres de nos mésaventures. La sixième année demeure certainement une année mémorable pour Zaq comme pour moi. Une année remplie de messages aux parents et de visites dans le bureau du directeur. Je t'épargne la partie où Zaq m'a coupé une longue mèche de cheveux (je suis certaine que c'était lui!) et celle où son chandail des Canadiens s'est retrouvé avec une gigantesque tache d'encre. (Je vous jure que je ne savais pas que ces chandails se vendaient aussi cher!)

Pour résumer simplement, disons qu'il n'y a pas de chimie entre Zacharie-Alexandre Quintal et moi ; pas d'atomes crochus. Ou plutôt, les atomes deviennent tout croches entre nous deux et la réaction chimique qui en résulte est toujours explosive. Moi qui espérais que ma rentrée au secondaire marque le début d'une nouvelle vie. On dirait bien que je vais encore être prise (ou plutôt mal prise) avec Zaq pour au moins cinq ans. Au secours!

## Petite parenthèse sur Annabelle

J'ai trouvé Annabelle à la fin des vacances d'été. Je suis tombée sur elle en parcourant les ventes de garage avec mon grand-père. Certainement pas avec ma mère : elle déteste tout ce qui est de seconde main ! Elle ne comprend pas ce qui pousse les gens à penser que leurs vieilleries puissent intéresser les autres. Ma mère aime le neuf, ce qui vient directement du magasin et qui n'a été utilisé par personne avant elle : ce qui vient dans un emballage. Pas très écologique de la part d'une femme qui me fait une scène chaque fois que je jette un petit contenant de yogourt dans la poubelle plutôt que dans le bac de recyclage.

Moi, j'adore les ventes de garage ! Pas seulement par amour pour la planète, mais parce que j'aime bien l'idée de donner une seconde vie aux

objets. Une deuxième chance. Et aussi parce que toutes ces tables, installées sur les trottoirs le samedi matin, me font penser à un gros coffre aux trésors. Tous ces souvenirs qui quittent greniers et sous-sols sont de petits bijoux que je prends un malin plaisir à explorer.

Et comme explorateur, personne n'accote mon grand-père Oscar. À vélo, chaque fin de semaine, nous parcourons ensemble rues et ruelles à la recherche de ce petit quelque chose d'inusité et bien caché parmi un amoncellement de jouets, de vêtements et de vaisselle.

Oscar en a fait son métier. Chaque matin, depuis plus de trente ans, il sillonne la ville qui recèle de nombreuses richesses. C'est surprenant tout ce que les gens peuvent jeter ! Il se passe rarement une journée sans qu'il déniche une paire de skis, un cadre ancien ou un vieux meuble à peine abîmé. Certaines de ses trouvailles atteignent même le statut d'antiquité. Les objets s'usent et perdent de la valeur en vieillissant, mais ils réussissent parfois à devenir assez vieux pour reprendre de la noblesse.

Mon grand-père a l'œil pour reconnaître ces objets. Il sait exactement où chacun d'eux se situe sur la ligne du temps. Par exemple, il fallait vraiment l'œil d'un connaisseur pour deviner que la petite commode en bois jetée par nos voisins avait

du potentiel. Grand-père l'a embarquée dans sa remorque à vélo et l'a rapportée à sa boutique. Il a mis plusieurs jours à la décaper pour lui redonner ses airs de jeunesse avant de la vendre plusieurs centaines de dollars à un collectionneur. Certaines personnes sont prêtes à payer très cher pour un objet rare ou très vieux.

La semaine, donc, il fouille les poubelles et la fin de semaine, il parcourt les ventes de garage. Ce qui fut d'abord une question de survie lorsqu'il a quitté le Chili pour s'installer au Québec est devenu un métier qu'il a fait fructifier. Oscar a maintenant pignon sur rue. Sa boutique d'antiquités est bien connue dans le quartier.

J'accompagne régulièrement mon grand-père dans ses expéditions la fin de semaine et je ne suis jamais revenue déçue. J'y découvre toujours un petit quelque chose: un bijou ancien, un foulard à mettre autour de mes cheveux ou un bibelot datant de l'époque où ma grand-mère était jeune. Ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les livres. Les vieux livres jaunis et brisés. Les livres qui ont une odeur toute particulière: qui sentent le vieux. Des livres souvent sans images, mais avec un ruban en guise de signet.

Il y a quelques semaines, une vente de débarras a eu lieu à mon ancienne école primaire. Tous les voisins se sont donné le mot et une cinquantaine de vendeurs ont envahi le stationnement.

Dès l'ouverture, nous y étions, papi et moi. Une table a tout de suite retenu notre attention. Elle était recouverte de livres. De vieux livres jaunis, juste comme nous les aimons. J'en feuilletais un lorsqu'en relevant la tête, mon regard a croisé celui d'une poupée. Elle n'avait rien à voir avec ces poupées que l'on trouve dans les magasins de jouets. C'était une poupée de collection, fixée à un support de métal qui lui permettait de rester debout. Elle était magnifique !

Elle portait une longue robe couleur crème recouverte d'une fine dentelle blanche et de rubans bleus. Son chapeau, fait du même tissu que sa robe, cachait une partie de ses longs cheveux bruns bouclés. Elle semblait très fragile, alors j'ai hésité à la toucher. J'ai jeté un coup d'œil au vendeur pour avoir son approbation, mais il était occupé à servir quelqu'un d'autre. Je me suis donc décidée à la prendre dans mes mains, délicatement, pour l'observer de plus près. Ses cheveux semblaient vrais au toucher. Je me suis attardée à ses yeux bleus et à sa bouche peinte méticuleusement.

— Elle a appartenu à ma femme. On la lui a donnée en cadeau lorsqu'elle avait à peu près ton âge.

La voix du vendeur m'a fait sursauter. J'ai relevé la tête pour le regarder. Il avait l'âge de mon père. Il semblait gentil, mais son regard était triste.

— Tu peux l’avoir, m’a-t-il dit en parlant de la poupée.

J’ai écarquillé les yeux, surprise, pas certaine d’avoir bien saisi ce qu’il voulait dire.

— Je te l’offre. Elle ne sert plus à personne ici.

— Et... votre femme... elle ne veut pas la garder?

Ses yeux sont devenus encore plus tristes et j’ai regretté ma question :

— Ma femme n’est plus là pour en prendre soin. Je suis certain qu’elle serait heureuse que tu t’en occupes.

Sans rien ajouter, il s’est dirigé vers mon grand-père qui, un peu plus loin, semblait totalement absorbé par un livre. Je suis retournée à mon vélo, la poupée dans les mains. On aurait dit qu’elle me regardait lorsque je l’ai glissée doucement dans mon sac à dos. «Annabelle»! Je ne sais pas pourquoi, mais c’est le nom qui m’est venu en tête, Annabelle.

Rapidement, j’ai oublié les yeux tristes de son ancien propriétaire. Rien ne m’importait que ceux, tendres, d’Annabelle. Cette poupée est de loin la découverte la plus spéciale que j’aie faite dans une vente de garage! C’est pourquoi j’ai décidé d’en faire le sujet de ma présentation orale. J’ai

bien hâte de voir comment Zaq va justifier l'attaque de ma poupée! Je le savais bizarre, ce gars, mais là, vraiment, il est devenu fou ou quoi?



## Les parents s'en mêlent

Deuxième semaine à l'école secondaire et me voilà déjà dans le bureau de la directrice. Frisette me regarde droit dans les yeux et ça me donne presque l'impression qu'elle arrive à entendre ce que je pense dans ma tête.

On me l'avait décrite comme une femme correcte, presque sympathique, du moins aussi sympathique que puisse l'être une directrice de polyvalente. Ça n'a pas pour autant empêché les étudiants de l'affubler du surnom *Frisette*, en l'honneur des boudins qui lui collent à la tête. En ce qui me concerne, je trouve que son vrai nom est suffisamment risible pour ne pas avoir à subir de transformation. Ginette Fisette... Non mais, avoue, quand même!

— Alors tu maintiens toujours que c'est absolument sans raison que Zaq s'est jeté sur toi pour essayer de t'enlever des mains une poupée qu'il dit être la sienne?

Je hoche la tête. Affirmatif. C'est la troisième fois qu'elle reformule sa question. J'ai l'étrange impression qu'elle ne croit pas ma version.

— Dans ce cas, Vanille, je vais te demander de m'attendre dans le couloir, le temps que je rencontre ce Zacharie-Alexandre Quintal. J'ose espérer qu'il pourra jeter un peu de lumière sur cette histoire nébuleuse.

Frisette utilise constamment l'expression «J'ose espérer». C'est d'ailleurs la formule préférée des élèves de l'école lorsqu'ils s'amuse à l'imiter.

Elle me raccompagne à l'extérieur de son bureau et m'indique l'une des chaises dans le couloir, tandis qu'elle fait signe à Zaq d'entrer. Comme il passe tout près de moi, je lui souffle :

— Bon interrogatoire!

Une fois la porte fermée, j'y colle mon oreille pour essayer d'entendre leur conversation. Zut! Je ne perçois qu'un bruit sourd, comme un bourdonnement. Impossible de comprendre ce qu'ils disent. Je tourne en rond un moment et je me résigne finalement à m'asseoir. Je pose à peine mes fesses sur la chaise qu'une femme entre dans l'école en coup de vent. Ses longs cheveux noirs suivent le mouvement de ses pas rapides, et ses sourcils épais viennent accentuer son regard furieux. Ma mère semble hors d'elle, mais ses yeux s'adoucissent lorsqu'elle m'aperçoit.

— Ma petite Vanille! Je suis venue aussi vite que j'ai pu. Ne t'en fais pas, je vais régler cette histoire une fois pour toutes! Il dépasse les bornes, ce Zacharie-Alexandre Quintal! Je vais m'organiser pour qu'il laisse ma fille tranquille. Je vais parler à son père, moi! Je vais lui donner quelques leçons d'éducation, à ce monsieur! Non mais, ça ne peut pas continuer comme ça! Il doit prendre ses responsabilités et s'occuper de son fils! Ça fait plus d'un an que ça dure, cette histoire!

Ma mère parle toujours très vite lorsqu'elle s'emporte. Mais aujourd'hui, je dois dire que ça fait plutôt mon affaire. Moi aussi, je suis tannée de Zacharie-Alexandre Quintal!

Avant que j'aie le temps de répondre quoi que ce soit, la porte du bureau de la directrice s'ouvre, laissant passer Frisette et la source de tous mes problèmes.

— Assois-toi ici jusqu'à ce que ton père arrive, Zacharie, lui dit la directrice en désignant la chaise à côté de la mienne.

Elle remarque ensuite la présence de ma mère.

— Ah, madame Sanchez! Vous êtes déjà là! Passez dans mon bureau. J'ose espérer que nous pourrons démystifier toute cette histoire!

C'est maintenant au tour du père de Zaq de faire son entrée. Je ne l'ai jamais vu avant, mais au regard désapprobateur qu'il jette à Zaq, le lien qui les unit ne pourrait être plus clair. Lorsqu'il me regarde ensuite, moi, le temps reste en suspens. Il semble que nous nous connaissions sans nous reconnaître. Où ai-je déjà vu ce visage ? Ces yeux, surtout, me semblent familiers.

Frisette me sort de ma réflexion.

— J'ose espérer que je peux vous laisser seuls tous les deux quelques instants, nous lance-t-elle, à Zaq et à moi, tout en nous fixant tour à tour. J'espère ne pas vous retrouver en train de vous arracher les cheveux l'un l'autre ! Son regard menaçant passe de lui à moi, et de moi à lui. Elle me semble un peu moins sympathique tout à coup. Elle nous tourne ensuite le dos pour rejoindre nos parents, en prenant soin de refermer la porte derrière elle.

C'est donc ainsi que je me retrouve seule à seul avec mon ennemi. Nous avons intérêt à bien nous tenir. C'est pourtant plus fort que moi. Je décolle ma chaise de celle de Zaq en lui lançant : « T'es vraiment con, Quintal ! » Je sais que Zaq déteste se faire appeler Quintal... beaucoup moins *cool* selon lui que son surnom Z.A.Q. Surnom qu'il s'est lui-même attribué, mais que tous ses amis ont immédiatement adopté. Acronyme qu'il prend un malin plaisir à inscrire un peu partout d'ailleurs :

sur les bancs de parc, le mur de l'école... Mais, bon, la réplique de Zaq ne tarde pas à venir : « T'es vraiment tarte... Vanille ! » Il n'en faut pas plus pour que je me retourne brusquement vers lui.

— C'est quoi ton problème, Quintal ? Essayer de m'arracher une poupée des mains devant toute la classe. Tu as eu un court-circuit au cerveau ou quoi ?

— Ce n'est pas UNE poupée que j'ai essayé de t'arracher des mains, tu sauras. C'est MA poupée. La mienne ! Celle de ma mère ! Et j'ai bien hâte de comprendre ce qu'elle faisait dans tes mains !

Il semble tellement sincère que j'en reste bouche bée. Ses yeux bleus, habituellement confiants et frondeurs, sont maintenant préoccupés et tristes. Pour une rare fois, ses cheveux noirs indisciplinés lui donnent même un air plus fragile que rebelle.

Puis, comme si je venais d'être frappée par un éclair de lucidité, je comprends tout. La poupée... Le père de Zaq... Je me souviens où je l'ai vu maintenant. C'est l'homme de la vente de garage. Celui qui m'a donné la poupée ayant appartenu à sa femme. Cette femme serait donc... la mère de Zaq !

La porte du bureau s'ouvre enfin. C'est alors qu'à ma grande surprise, j'entends le rire de ma mère. Pas un petit rire sarcastique et méchant, mais

bien un rire joyeux, un petit rire cristallin. Je n'ai pas rêvé, c'est bien un sourire que je vois sur son visage lorsqu'elle sort du bureau de Frisette. Pire, elle se tourne même vers le père de Zacharie pour lui dire :

— Désolée pour tout ça, monsieur Quintal.

Désolée ? Désolée ? Est-ce que ma mère a bien dit « désolée » ? Non, mais je dois rêver !

— Appelez-moi Bernard. C'est moi qui suis désolé. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir dans de meilleures circonstances, lui répond le père de Zaq.

— J'y compte bien, ajoute ma mère en rougissant légèrement.

— Je ne suis pas certain de connaître votre prénom, madame Sanchez...

— Mila. Mon prénom est Mila.

Le Bernard en question et ma mère se serrent ensuite la main. Une poignée de main qui s'étire dans le temps, tandis que nos parents ne se quittent plus des yeux.

Zaq et moi, nous nous regardons, paniqués. Pour la première fois de la journée, nous sommes sur la même longueur d'onde. Pour la première fois de notre vie, nous sommes d'accord sur quelque chose, lui et moi.

Non, ça ne doit pas arriver. Ce n'est pas possible. Il est hors de question que nos parents tombent amoureux l'un de l'autre. Ce serait la catastrophe!

# ZAQ et MOI

**V**anille Painchaud a toute une surprise lorsqu'elle arrive à l'école secondaire. Dans sa classe se trouve son ennemi juré : Zacharie-Alexandre Quintal, Zaq pour les intimes ! Lorsque le père de Zaq se met à fréquenter la mère de Vanille, les deux adolescents n'ont d'autre choix que de se voir en dehors de l'école et de s'appivoiser. Au fil de leurs échanges parfois colorés, ils découvrent que la mère de Zaq, décédée lors d'un accident de voiture, a été assassinée...

© Julia Marois



**Marie-Josée Soucy** a toujours écrit, que ce soit à titre de journaliste ou de rédactrice pour des magazines. Elle a remporté en 2006 le prix Cécile-Gagnon décerné à un premier roman. *Mauvais duo* est le premier tome de la série «Zaq et moi».

ISBN 978-2-924259-58-0



9 782924 259580